

IN MEMORIAM IOAN DRĂGAN : ÉLOGE D'UNE DETTE

NICOLAS PÉLISSIER*

ABSTRACT

IN MEMORIAM IOAN DRĂGAN: IN PRAISE OF A DEBT

This article pays tribute to professor Ioan Drăgan's professional career, both on a human and a scientific level. It shows how Ioan Drăgan, particularly due to his international and intellectual openness, was one of the vigorous defenders of the humanities and social sciences at a time when they were threatened by an increasingly autarchic and repressive communist regime. It also shows how, seen from France, he was one of the founders and tutelary figure of the discipline of communication sciences in Romania, with attention paid to the links between teaching and research and a resolute anchoring in a Franco-Romanian bilateral cooperation that bore many fruits.

Keywords: information and communication sciences, international cooperation, francophonie, bilateral conference.

Je l'écris ici sans fard et sans retenue : la Roumanie est mon deuxième pays. Certes, ni droit du sol, ni droit du sang ne m'y relient : je n'y suis pas né et n'y entretiens aucune attache familiale. Mais j'y ai voyagé, habité, travaillé, aimé... et vécu des moments essentiels de mon existence, tant académique et publique, que personnelle et affective. J'y ai aussi une marraine, la professeure Lucia Atanasiu, ancienne doyenne de la Faculté de Lettres de l'Université de l'Ouest de Timisoara (UVT), toujours de ce monde, et également un parrain: le professeur Ioan Drăgan, disparu sans prévenir à l'automne dernier.

C'est au printemps de 1994 que j'ai rencontré pour la première fois Ioan Drăgan, qui organisait alors son deuxième colloque franco-roumain en sciences de la communication. J'étais alors doctorant en sciences politiques à l'Université Paris

* Professor Ph.D., Department of SIC, EUR Arts & Humanities, Deputy Director of the Master of Media & Digital Humanities, Director of the SIC.Lab Méditerranée laboratory, associate member of the laboratory of Sociology of Communication and Public Space of the Institute of Sociology of the Romanian Academy, e-mail address: Nicolas.PELISSIER@univ-cotedazur.fr.



9 Dauphine et enseignant-invité à la Faculté de Journalisme et de Sciences de la Communication (FJSC) de l'Université de Bucarest. Je découvrais alors un homme affable, cultivé et entreprenant, entouré de jeunes talents, aujourd'hui en responsabilité en France et à l'étranger. Cette rencontre inopinée, au terme d'une année passée dans les blocs de Drumul Taberei et le marigot toujours très opaque d'une Roumanie « en transition », fut pour moi une heureuse surprise et m'incita à revenir aux éditions suivantes du colloque. Ce fut le début d'une longue amitié de 30 ans, qui vient hélas de prendre fin, mais qui m'a conduit depuis 1998 à co-organiser avec Ioan Drăgan ce colloque francophone atypique et unique en son genre.

Tout au long de ces années, j'ai appris à mieux connaître cette personnalité haute en couleurs et riche en contrastes. Tout d'abord son parcours international à l'UNESCO dans les années d'après-guerre, qui le conduisit à voyager dans de nombreux pays, le plus souvent francophones, à une époque où le *rideau de fer* n'était pas seulement une métaphore. Il en résulta chez lui une forte appétence pour la dimension interculturelle de la communication, toujours bien présente dans les colloques franco-roumains de ces dernières années. Ensuite, Ioan Drăgan entretenait une réelle passion pour les sciences de l'homme et de la société : la sociologie bien entendu, qu'il a contribué à sauver dans la période la plus noire du régime de Ceaușescu (à quel prix ? Probablement quelques compromis stratégiques avec un régime dont il ne partageait pas la clôture idéologique ?), mais aussi l'histoire, dont il était friand, l'anthropologie, la psychologie sociale, les sciences du langage, la géopolitique...

Ioan Drăgan revendiquait haut et fort l'héritage des Lumières, sans pour autant négliger les apports de l'empirisme nord-américain, notamment ses approches néo-fonctionnalistes de la réception des communications de masse. Et il n'a pas attendu la télé-révolution de décembre 1989 pour valoriser, parfois publiquement mais le plus souvent dans l'ombre de ces communication interpersonnelles et informelles qu'il affectionnait tant ce double héritage fécond. Je découvrais alors que les fondations institutionnelles entreprises par Ioan Drăgan dans les deux décennies suivantes ne tombaient pas du ciel *ex nihilo*, mais reposaient sur un socle intellectuel et méthodologique élaboré déjà depuis une trentaine d'années, envers et contre tout. Certes, il y en eut d'autres, tels que Pavel Câmpeanu, auquel je voudrais aussi rendre hommage... mais ils ne furent pas nombreux, en ces jours sombres ou en clair-obscur de la Roumanie de Ceaușescu et Ion Iliescu. Et cet héritage des *années de plomb* reste encore mal connu des chercheurs, voire une *boîte noire* pour les plus jeunes d'entre eux.

Lors de la décennie suivante, invité par Ion Drăgan comme professeur-associé à la Faculté de Sociologie et Assistance sociale (SAS) de l'Université de Bucarest en 2007, j'ai pu mesurer plus concrètement l'ampleur de son investissement institutionnel et scientifique dans le champ des sciences de la communication, dont il est assurément l'un des « pères fondateurs » en Roumanie,

au même titre que Robert Escarpit ou Abraham Moles en France. Devenu en 1990 directeur de l'Institut de Sociologie de l'Académie Roumaine, il y a fondé le laboratoire « Médias, communication et culture » (1990–1997), transformé ultérieurement en « Sociologie de la communication et de l'espace public », un creuset de chercheurs engagés toujours actifs à ce jour (Camelia Beciu, Nicu Perpelea, Anca Velicu, Valentina Pricopie, Angelica Helena Marinescu...). A la Faculté SAS de l'Université, il développa ensuite les enseignements en sciences de la communication en licence et master, avant de créer, au milieu des années 2000, un master francophone dans cette discipline.

Dans le cadre de cette faculté, il mit aussi en place un Centre de recherches innovant, le Centre d'étude des médias et nouvelles technologies de l'information (CSMNTI), qui accueillit de nombreux doctorants, dont certains sont devenus chercheurs académiques en Roumanie (à Bucarest, mais aussi à Timișoara, Cluj, Iași, Oradea ou Sibiu...) et à l'étranger. La création de ce centre lui permit d'ailleurs de rester toujours en contact avec la recherche émergente autour de ces « nouvelles » technologies devenues « écosystème numérique » dans la décennie suivante. Je me souviens ainsi d'un Ioan Drăgan septuagénaire, voire octogénaire, mais dirigeant avec beaucoup d'entrain et de finesse des mémoires de master, thèses et programmes de recherche portant sur la télé réalité, les blogs, les sites de rencontre, les forums de discussion, la désinformation sur les médias sociaux...

La présente *Revue Roumaine de Sociologie*, qui aujourd'hui lui rend hommage et au sein de laquelle Ioan Drăgan s'est beaucoup impliqué, fut d'ailleurs un lieu essentiel de valorisation de ces travaux, de même que les Editions de l'Université de Bucarest. Influencé par le modèle structurant des SIC françaises, il a aussi été l'un des rares chercheurs roumains à comprendre l'intérêt d'associer étroitement la recherche en *Information and Library Sciences* aux *Media and Communication Studies*. A cet effet, il s'associa avec une collègue venue du monde des bibliothèques, Poliana Ștefănescu, qui reprit la direction du centre et du master francophone à la retraite d'Ioan Drăgan.

A cela, il faut ajouter un fait notable : le double investissement très conséquent de Ioan Drăgan au sein de l'Institut et de la Faculté SAS ne l'empêcha pas de développer des liens fructueux avec d'autres lieux essentiels de la recherche roumaine en sciences de la communication, tels que la Faculté de Communication et de relations publiques du SNSPA (dirigée alors par les Pr. Paul Dobrescu et Remus Pricopie, devenu Ministre de l'enseignement ultérieurement), la Faculté de Journalisme et de Sciences de la Communication de l'Université de Bucarest (FJSC, avec Mihai Coman, Daniela Frumușani, Mirela Lazăr, Marian Petcu, Luminița Roșca, Silvia Branea... et tant d'autres participants réguliers au divers colloques franco-roumains) ou encore le département de Relations Publiques de la Faculté des Lettres de cette même université (avec notamment Adela Rogojinaru, disparue prématurément, mais aussi Monica Spiridon, Cristina Bogdan...), sans oublier des établissements moins attendus tels que l'Université Polytechnique de

Bucarest (Pr. Adrian Mihalache), la faculté des sciences politiques (Pr. Cristian Pârvulescu...), voire l'Académie Militaire...

Je voudrais cependant ici accorder une attention toute particulière au colloque franco-roumain en sciences de l'information et de la communication (CBFR), qui vient de fêter sa 27^{ème} édition à l'Université Ștefan cel Mare de Suceava en Bucovine (22–24 mai 2025) autour de la question des *Récits médiatiques en régime de post-vérité* (voir <https://www.sfsic.org/evenement/les-recits-mediatiques-en-regime-de-post-verite-2/>). Lancé en 1993 par Ioan Drăgan dans le double objectif de développer la coopération franco-roumaine en sciences de la communication mais aussi de mieux faire connaître la Roumanie (sa recherche académique, mais aussi ses traditions intellectuelles, patrimoniales et son ancrage dans les cultures populaires) aux collègues français et francophones, ce colloque a su se frayer un chemin singulier dans le paysage des SIC francophones.

Dans la première décennie d'existence de cette manifestation récurrente (le plus souvent annuelle), le modèle privilégié par les organisateurs s'apparentait davantage à celui de journées d'études, sur invitations effectuées à partir des affinités électives et **du dense réseau** de relations académiques du professeur Drăgan. La X^{ème} édition du colloque marqua un changement d'échelle (près de 320 participants, en provenance de 29 pays), lié au fort soutien financier et logistique du Ministère des Télécommunications et l'accueil des invités au Palais Cotroceni par le président Ion Iliescu. De fait, depuis la création des sciences de l'information et de la communication en France en 1975, aucun colloque francophone de cette discipline n'avait atteint une telle ampleur ! A partir de cette édition atypique toujours bien vivante dans les mémoires de celles et ceux qui y ont contribué, le CBFR adopta un changement de cap, en suivant cette fois le modèle des colloques internationaux *mainstream* : appel à communications (AAC) lancé plusieurs mois à une année en amont, constitution d'un comité scientifique international, procédures rigoureuses de sélection en « double aveugle »... Cette institutionnalisation progressive du colloque lui permit d'ailleurs une labellisation systématique par la Société Française des Sciences de l'Information et de la communication (SFSIC), devenue partenaire récurrente, mais aussi une reconnaissance scientifique des communications, articles et ouvrages issus du CBFR par le Conseil National des Universités français (71^{ème} section).

Cette reconnaissance est aussi liée à l'élargissement des thématiques traitées chaque année lors du colloque : au départ centré sur les médias, la communication politique et leurs publics, le CBFR a proposé à ses participants d'aborder la quasi-totalité des sous-champs des sciences de l'information et de la communication : médiation culturelle et patrimoniale, médiation des savoirs, communication internationale et interculturelle, industries culturelles et créatives, communication organisationnelle, usages des dispositifs numériques...

Cela signifiait-il la fin d'une conception plus bohème et artisanale, telle que nous l'avions connue lors de la 8^{ème} édition à Sibiu, avec l'un de nos éminents

collègues dissertant sur la communication de Jean-Marie Le Pen au beau milieu d'un troupeau de moutons, pendant que la moitié de l'assistance tentait de digérer un repas roboratif et bien arrosé, allongée à l'ombre de chênes centenaires de la forêt transylvaine ? En bon disciple de Dimitrie Gusti, Ion Drăgan savait allier à l'envi les vertus de la culture savante avec celles des cultures populaires, auxquelles il vouait un très grand respect, comme le souligne le professeur Paul Rasse dans sa contribution.

Et je peux affirmer encore aujourd'hui, pour avoir accompagné Ioan Drăgan presque chaque année depuis 1994 dans cette aventure académique devenue rituelle, que le colloque franco-roumain en SIC, malgré sa « professionnalisation » progressive, a su préserver cet héritage au travers de certains traits caractéristiques : l'absence de frais d'inscription (alors que ces frais sont souvent dissuasifs dans les colloques internationaux anglophones : entre 400 et 600 euros en moyenne) ; la dimension interdisciplinaire (en suscitant la participation de collègues issus d'autres disciplines que les SIC) si chère à Ioan Drăgan ; le souci de concilier exigence scientifique (édition d'une sélection des actes dans des collections et revues académiques reconnues) et représentation de la diversité de pays et universités d'origine des contributrices et contributeurs ; enfin, une sensibilisation des collègues étrangers à la culture roumaine, dans sa double dimension intellectuelle et festive-populaire.

Ces singularités n'ont pas échappé aux responsables successifs de l'Agence Universitaire de la Francophonie (AUF) et de l'Institut Français de Roumanie, qui ont systématiquement soutenu le colloque depuis ses premières éditions jusqu'à la toute dernière à Suceava (voir par exemple le financement par l'AUF de 7000 euros du programme de recherches « Discours médiatiques en temps de crise » attribué à l'Université Ștefan cel Mare en préambule de la 27^{ème} édition du colloque). De fait, dans les SIC francophones, le CBFR est le plus ancien et le plus régulier des colloques bilatéraux et internationaux récurrents.

Il a aussi débouché sur de nombreuses publications dans les deux pays (près d'une quinzaine d'ouvrages collectifs, plus d'une dizaine de dossiers de revues reconnues...), sans oublier les nombreux accords de coopération bilatérales ou multilatérales (notamment Tempus puis Erasmus) débouchant sur des programmes de recherche et des cotutelles de thèse. Actuellement, près d'une vingtaine d'enseignants-chercheurs roumains ou d'origine roumaine sont en poste dans une université française en sciences de l'information et de la communication, dont plusieurs d'entre eux/elles ont occupé des fonctions importantes de directeurs de laboratoire, vice-président d'université... sans compter les plusieurs dizaines de doctorants, plusieurs centaines d'étudiants roumains en information-communication inscrits dans nos universités françaises. De fait, la Roumanie est l'un des pays les plus représentés dans le paysage académique des SIC francophones... et c'est aussi l'un des nombreux fruits du colloque et de l'engagement sans relâche et sans faille de Ioan Drăgan en direction de la France et de la francophonie.

Ce surinvestissement dans les échanges internationaux a cependant été aussi une limite à son action de structuration des sciences de la communication, tant dans sa faculté d'appartenance qu'au plan national. Ainsi, le master francophone et le centre de recherche n'ont pas survécu, à la fin des années 2020, au départ à la retraite du professeur Drăgan. Le laboratoire de sociologie de la communication de l'Académie roumaine est toujours en activité, mais ses effectifs et moyens sont très restreints, en dépit du fort engagement de la petite équipe à l'origine du présent dossier.

En revanche, il n'existe toujours pas en Roumanie, à l'échelle nationale et à la différence d'autres pays francophones tels que la Belgique, la Suisse, le Sénégal ou le Maroc, de société scientifique à vocation structurante à l'image de la SFSIC française. Ioan Drăgan était conscient de cette lacune, et m'a soutenu personnellement dans un projet de constitution d'une Société Roumaine des Sciences de la Communication, un projet fédérateur porté avec le sociologue des médias Nicu Perpelea. Mais la rivalité devenue légendaire qui opposa longtemps Ioan Drăgan à l'anthropologue Mihai Coman, autre père fondateur de la discipline des SIC en Roumanie, freina durablement cette tentative avortée. Et personne ne reprit le relais...

Peut-être aussi que le professeur Drăgan, en fin lecteur de Marcel Mauss et à la différence de son homologue fondateur de la FJSC, beaucoup plus investi dans la coopération avec le monde académique anglophone et la labellisation des formations professionnelles, restait (trop ?) attaché à un modèle organisationnel davantage fondé sur le capital relationnel et son système d'engagements-restitutions privilégiant la dimension affective-émotionnelle à des considérations plus rationnelles et pragmatiques. Et ce fut probablement une limite à la gestion de sa propre succession...

Il n'empêche : puisqu'il est question de don et de dette, la mienne est grande, et j'en fais ici l'éloge. Gageons que je ne suis pas le seul...